

GROUPEMENT DE TEXTE 3**ETA Hoffmann, *L'Homme au sable* (traduction Loève-Veimars), chapitre VIII, 1817**

« Toutes les traces de la folie avaient disparu, et bientôt les soins de sa mère, de ses amis et de sa bien-aimée lui rendirent toutes ses forces. Le bonheur avait reparu dans cette maison. Un vieil oncle auquel personne ne songeait, était mort, et avait légué à la mère de Nathanaël une propriété étendue, située dans un lieu pittoresque, à une petite distance de la ville. C'est là où ils voulaient tous se retirer, la mère, Nathanaël avec sa Clara qu'il devait épouser, et Lothaire. Nathanaël était devenu plus doux que jamais ; il avait retrouvé la naïveté de son enfance, et il appréciait bien alors l'âme pure et céleste de Clara. Personne ne lui rappelait, par le plus léger souvenir, ce qui s'était passé. Lorsque Sigismond s'éloigna, Nathanaël lui dit seulement : – Par Dieu, frère ! j'étais en mauvais chemin, mais un ange m'a ramené à temps sur la route du ciel ! cet ange, c'est Clara ! – Sigismond ne lui en laissa pas dire davantage de crainte de le ramener à des idées fâcheuses. Le temps vint où ces quatre êtres heureux devaient aller habiter leur domaine champêtre. Dans la journée, ils traversèrent ensemble les rues de la ville pour faire quelques emplettes. La haute tour de la maison de ville jetait son ombre gigantesque sur le marché. – Si nous montions là-haut pour contempler encore une fois nos belles montagnes, dit Clara. Ce qui fut dit, fut fait. Nathanaël et Clara montèrent ; la mère retourna au logis avec la servante, et Lothaire, peu désireux de gravir tant de marches, resta au bas du clocher. Bientôt les deux amants se trouvèrent près l'un de l'autre, sur la plus haute galerie de la tour, et leurs regards plongèrent dans les bois parfumés, derrière lesquels s'élevaient les montagnes bleues, comme des villes de géants. – Vois donc ce singulier bouquet d'arbres qui semble s'avancer vers nous ! dit Clara. Nathanaël fouilla machinalement dans sa poche ; il y trouva la lorgnette de Coppelius. Il la porta à ses yeux et vit l'image de Clara ! Ses artères battirent avec violence, des éclairs pétillaient de ses yeux, et il se mit à mugir comme une bête féroce ; puis il fit vingt bonds dans les airs, et s'écria en riant aux éclats : Belle poupée ! valse gaiement ! gaiement, belle poupée. – Saisissant alors Clara avec force, il voulut la précipiter du haut de la galerie ; mais, dans son désespoir, Clara s'attacha nerveusement à la balustrade. Lothaire entendit les éclats de rire du furieux Nathanaël, il entendit les cris d'effroi de Clara ; un horrible pressentiment s'empara de lui, il monta rapidement ; la porte du second escalier était fermée. – Les cris de Clara augmentaient sans cesse. Éperdu de rage et d'effroi, il poussa si violemment la porte, qu'elle céda enfin. Les cris de Clara devenaient de plus en plus faibles : « Au secours... sauvez-moi, sauvez-moi... » Ainsi se mourait sa voix dans les airs. – Elle est morte, – assassinée par ce misérable ! s'écriait Lothaire. La porte de la galerie était également fermée. Le désespoir lui donna des forces surnaturelles, il la fit sauter de ses gonds. – Dieu du ciel ! Clara était balancée dans les airs hors de la galerie par Nathanaël ; une seule de ses mains serrait encore les barreaux de fer du balcon. Rapide comme l'éclair, Lothaire s'empare de sa sœur, l'attire vers lui, et frappant d'un coup vigoureux Nathanaël au visage, il le force de se dessaisir de sa proie. Lothaire se précipita rapidement jusqu'au bas des marches, emportant dans ses bras sa sœur évanouie. – Elle était sauvée. – Nathanaël, resté seul sur la galerie, la parcourait en tous sens et bondissait dans les airs en s'écriant : Tourne, cercle de feu ! tourne ! – La foule s'était assemblée à ses cris, et, du milieu d'elle, on voyait Coppelius qui dépassait ses voisins de la hauteur des épaules. On voulut monter au



Pistes pédagogiques

clocher pour s'emparer de l'insensé ; mais Coppélius dit en riant : Ah ! ah ! attendez un peu, il descendra tout seul ! – Et il se mit à regarder comme les autres. Nathanaël s'arrêta tout à coup immobile. Il se baissa, regarda Coppélius, et s'écria d'une voix perçante : Ah ! des beaux yeux ! des jolis yeux ! Et il se précipita par-dessus la galerie. Dès que Nathanaël se trouva étendu sur le pavé, la tête brisée, Coppélius disparut. »

L'Homme au sable, ETA Hoffmann

Guy de Maupassant, *Le Horla*, 1887

« 19 août. - Je le tuerai. Je l'ai vu ! je me suis assis hier soir, à ma table ; et je fis semblant d'écrire avec une grande attention. Je savais bien qu'il viendrait rôder autour de moi, tout près, si près que je pourrais peut-être le toucher, le saisir ? Et alors !... alors, j'aurais la force des désespérés ; j'aurais mes mains, mes genoux, ma poitrine, mon front, mes dents pour l'étrangler, l'écraser, le mordre, le déchirer.

Et je le guettais avec tous mes organes surexcités.

J'avais allumé mes deux lampes et les huit bougies de ma cheminée, comme si j'eusse pu, dans cette clarté, le découvrir.

En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes ; à droite, ma cheminée ; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'avoir laissée longtemps ouverte, afin de l'attirer ; derrière moi, une très haute armoire à glace, qui me servait chaque jour pour me raser, pour m'habiller, et où j'avais coutume de me regarder, de la tête aux pieds, chaque fois que je passais devant.

Donc, je faisais semblant d'écrire, pour le tromper, car il m'épiait lui aussi ; et soudain, je sentis, je fus certain qu'il lisait par-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh bien ?... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace !... Elle était vide, claire, profonde, pleine de lumière ! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi ! Je voyais le grand verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés ; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échapperait encore, lui dont le corps imperceptible avait dévoré mon reflet.

Comme j'eus peur ! Puis voilà que tout à coup je commençai à m'apercevoir dans une brume, au fond du miroir, dans une brume comme à travers une nappe d'eau ; et il me semblait que cette eau glissait de gauche à droite, lentement, rendant plus précise mon image, de seconde en seconde. C'était comme la fin d'une éclipse. Ce qui me cachait ne paraissait point posséder de contours nettement arrêtés, mais une sorte de transparence opaque, s'éclaircissant peu à peu.

Je pus enfin me distinguer complètement, ainsi que je le fais chaque jour en me regardant.

Je l'avais vu ! L'épouvante m'en est restée, qui me fait encore frissonner. »

Henry James, *Le Tour d'écrou*, 1898

« Quoique le jour fût assez gris, la lumière de l'après-midi n'était pas disparue, et me permit, en passant le seuil, non seulement de reconnaître, sur une chaise, près de la grande fenêtre alors fermée, l'objet que je cherchais, mais de percevoir, de l'autre côté de cette fenêtre, une personne qui regardait droit dans la pièce. Un seul pas dans la chambre me suffit : la vision fut instantanée, tout y était. La personne qui regardait droit dans la pièce était celle qui m'était déjà apparue.

Ainsi, il m'apparaissait de nouveau avec, je ne peux pas dire plus de netteté, c'était impossible, mais avec une proximité qui dénotait un progrès dans nos rapports. Devant cette rencontre, je perdis la respiration, je me sentis glacée de la tête aux pieds. Il était le même, il était tout le même, et cette fois encore, je ne le voyais qu'à partir de la taille, car bien que la salle à manger fût au rez-de-chaussée, la fenêtre ne descendait pas jusqu'à la terrasse sur laquelle il se tenait. Son visage était contre la vitre, je le voyais donc bien mieux : l'étrange effet, pourtant, de ce second coup d'œil, fut de me faire surtout sentir combien le premier avait été intense. Il ne resta que quelques secondes, assez pour me convaincre que, lui aussi, m'avait vue et reconnue : pour moi, c'était comme si j'avais passé des années à le regarder, comme si je l'avais toujours connu.

Quelque chose, cependant, arriva, qui ne s'était pas produit l'autre fois : son regard, appuyé sur moi à travers la vitre, et du bout de la chambre, était bien aussi profond, aussi fixe qu'alors, mais il me quitta un instant, pendant lequel je pus le suivre, et le voir se poser successivement sur plusieurs objets. Sur-le-champ, le choc d'une certitude foudroyante vint s'ajouter à mon angoisse : ce n'était pas pour moi qu'il était là, il y était venu pour quelqu'un d'autre.

Cette conviction – qui me traversa comme un éclair – car c'était bien une conviction, bien que troublée par l'angoisse, produisit en moi le plus singulier effet : une vibration soudaine de courage, de devoir à accomplir, m'ébranla tout entière. Je dis « courage », car, indubitablement, je ne me possédais déjà plus. Je bondis hors de la salle à manger, gagnai la porte d'entrée de la maison et, en un instant, je fus dehors ; longeant la terrasse, en courant aussi vite que je le pouvais, je tournai le coin et embrassai toute la façade d'un coup d'œil. Mais le coup d'œil ne me révéla rien : mon visiteur s'était évanoui.

Je m'arrêtai net : dans mon soulagement, je tombai presque par terre. Mais toute la scène me demeurait présente : j'attendais, lui donnant le temps de réapparaître.

Du temps, dis-je, mais combien de temps ? Je ne peux vraiment pas, aujourd'hui, évaluer avec exactitude la durée de ces événements. Sans doute, j'avais alors perdu la notion de la mesure : ils n'ont pu durer le temps qu'ils m'ont semblé durer. La terrasse et tout ce qui l'entourait, la pelouse et le jardin, tout ce que je pouvais voir du parc, étaient vides, d'un vide immense. Il y avait des taillis, et de grands arbres, mais je me rappelle ma certitude intérieure bien nette qu'il n'y était point caché. Il était ici, ou nulle part ; si je ne le voyais pas, c'est qu'il n'était pas là. Je m'attachai énergiquement à cette idée, puis, instinctivement, au lieu de retourner comme j'étais venue, j'allai à la fenêtre ; je sentais confusément qu'il fallait aller me placer, là même où il s'était mis. Je le fis. J'appuyai mon visage contre la vitre, et regardai, comme lui, dans la chambre. Juste à ce moment, comme pour me faire juger quelle avait été la portée de son regard, Mrs. Grose, ainsi que j'avais fait, entra, venant du hall. J'eus ainsi la



Pistes pédagogiques

répétition parfaite de la scène qui s'était passée. Elle me vit, comme j'avais vu mon propre visiteur. Elle s'arrêta net, comme j'avais fait. Je lui faisais éprouver quelque chose comme le choc qui m'avait frappée moi-même. Bref, elle regarda de tous ses yeux, puis se retira, exactement comme moi, et je compris qu'elle sortait de la maison pour me rejoindre et que j'allais la voir. Je demeurai là où je me trouvais et, tandis que je l'attendais, plus d'une pensée me traversa l'esprit. Mais je n'en veux citer qu'une : je me demandais pourquoi, elle aussi, était bouleversée. »

L'Homme au sable, ETA Hoffmann